

**Monsieur Goniva, pourriez-vous vous présenter brièvement ? Votre nom, votre date de naissance et le lieu où vous avez grandi ?**

Mon nom est, comme vous l'avez mentionné, Goniva, mon prénom Marcel. Je suis né à Goebange, étant donné qu'à l'époque, la plupart des enfants naissaient à domicile. Goebange est situé dans le canton de Capellen, dans la commune de Koerich. Mon nom officiel, d'après ma carte d'identité, est Marcel. Durant l'occupation par les Allemands, j'ai dû modifier mon prénom comme il s'agissait d'un prénom français. Je n'ai pas songé à ce moment que j'aurais pu le changer en Max. Un de mes meilleurs amis s'appelait Jos de sorte que j'ai choisi ce prénom-là. Voilà pourquoi je figure non pas en tant que Marcel, mais sous Josef Goniva dans mes papiers d'identité allemands. Mon père était mécanicien dans le secteur agricole. Il travaillait à Luxembourg et était originaire de Koerich. Ma mère était femme au foyer. J'avais encore un frère, Robert. Il est né en 1922 et était mon aîné de quatre ans. Il a bien sûr été enrôlé par les Allemands.

**Pourriez-vous nous présenter votre frère Robert Goniva un peu plus en détail ?**

Mon frère Robert est né en 1922, moi en 1926. Cela faisait une différence d'âge de quatre ans. Il a été l'un des premiers à avoir été forcé par les Allemands à rejoindre la Wehrmacht. À l'époque, le Gauleiter Simon a proclamé au Limpertsberg que les 4 à 5 tranches d'âge de 1920 à 1924 inclus devaient rejoindre la Wehrmacht. Il en faisait partie. C'était le 30 août 1942. Les Allemands avaient instauré dès 1941 le « Reichsarbeitsdienst » (Service du travail du Reich). La plupart des jeunes en était plus ou moins au courant, sans toutefois se prononcer sur le sujet. Le mot « Reichsarbeitsdienst » n'avait rien d'alarmant en soi. Mon frère, né en 1922, y a été intégré tout de suite. Il fut affecté pour 6 mois au Service de travail à Sarrebourg ; moi-même je n'y suis allé que pour 3 mois, étant donné que les Allemands avaient urgemment besoin de chair à canons à cette époque. Sarrebourg se trouvait tout de suite de l'autre côté de la frontière luxembourgeoise, de sorte que nous pouvions aller le voir les dimanches, ce même en bicyclette à partir de Goebange. Je m'y rendais parfois en bicyclette avec mon père. Au bout de 6 mois, à l'issue de son service du travail, il a été « congédié » - c'était le terme utilisé à l'époque - avec tout son service. Ensuite, il a été l'un des premiers à être enrôlé dans la Wehrmacht. Il s'agissait des jeunes nés entre 1920 et 1924 inclus. Par la suite, ils ont enrôlé ceux nés en 1925 et 1926, et donc j'en faisais partie. Nous avons vécu une enfance heureuse. Il n'y avait ni télévision, ni radio à l'époque. Rares étaient ceux qui avaient un poste de radio avant la guerre, mais nous en possédions un. Le soir, les villageois se rendaient visite les uns les autres. Les villages étaient parfois comme une grande famille. Chacun savait ce que l'autre faisait et possédait. Lors des récréations à l'école primaire, les enfants jouaient aux billes. Ou alors, nous jouions au foot dans la rue comme il n'y avait pas de voitures à l'époque, à part celle des postes et le bus. L'instituteur servait d'arbitre. Ce sont des souvenirs très agréables. Je me souviens encore d'un ami qui était Allemand. Ses parents étaient des ressortissants allemands qui habitaient à Goebange. Après la première guerre mondiale, de nombreux Allemands étaient venus vivre au Luxembourg. Lui était né au Luxembourg. Il avait deux frères et une sœur. Nous étions de bons amis. En 1939, nous étions en 7e année d'études. Il avait un an de plus que moi, mais comme je suis né en décembre, je fus enrôlé avec ceux de 1927. Dès 1939, l'on évoquait beaucoup la guerre au Luxembourg. Elle avait bel et bien déjà débuté, les Allemands ayant envahi la Pologne. Nous menions des discussions animées et je disais à mon ami qu'en cas de guerre avec les Français – l'Allemagne et la France était d'ores et déjà officiellement en guerre – je me battrais aux côtés des Français. J'ai toujours voulu devenir soldat. Il m'a répondu qu'il se rallierait à ses compatriotes. Nous en parlions donc déjà en tant qu'enfants. J'ai répliqué que dans ce cas, nous nous tirerions dessus. N'importe, mais je ne me battrais pas aux côtés des Allemands. Finalement, je me suis retrouvé quand même chez eux. Lorsqu'ils ont envahi le Luxembourg en 1940, mon ami qui était enregistré en tant que ressortissant allemand a été enrôlé immédiatement. Il en a été de même pour ses frères. Permettez-moi une remarque personnelle : d'après ce qu'on dit, il y aurait eu au Luxembourg environ 15.000 enrôlés de force. Ils n'ont pas tous obtempéré, beaucoup ont déserté. Il semblerait que 1.000 à 1.500 jeunes hommes aient rejoint volontairement les rangs des Allemands. Cela ternit l'image du

Luxembourg. J'estime personnellement qu'il s'agissait de ceux d'origine allemande. Ils ont en effet été forcés de partir avant que nous ne fussions enrôlés dans la Wehrmacht. Ils ont été enrôlés tout de suite. Je pense qu'une grande partie de ces derniers fait partie du nombre de 1.000 à 1.500 volontaires luxembourgeois dans la Wehrmacht allemande. Ceci juste à titre de parenthèse. Mais revenons à mon bon ami. Cela n'avait rien à voir avec la polémique entre nous : moi, j'intègre l'armée française et moi, j'intègre l'armée allemande. Mais cela n'a nullement généré de dispute entre nous. Lorsque les Allemands ont envahi le pays le 10 mai 1940, il a disparu du jour au lendemain. Enrôlé. Parfaitement légal selon la loi militaire allemande. Pour eux, c'était une mesure légale à l'époque. Plus tard, ils nous y ont contraints.

### **Quel âge aviez-vous lorsque la Wehrmacht allemande a envahi le Luxembourg ? Vous souvenez-vous personnellement de ce jour ?**

Vous l'appellez la Wehrmacht « allemande ». Pour nous, ce n'était pas la Wehrmacht allemande, pour nous c'était la Wehrmacht nazi. Les Allemands sont arrivés le 10 mai. Je m'en souviens comme si c'était hier. J'étais en 7<sup>è</sup> année d'études. Nous avons entendu les avions arriver à l'aube. Sans arrêt. Mon père a dit tout de suite : « Voilà les Allemands qui arrivent. » On nous avait toujours dit qu'ils finiraient par venir. Et tel a été le cas. Ces avions étaient des avions de type « Fieseler Storch », ils ressemblaient un peu aux Piper actuels. Seuls le pilote et un passager y avaient de la place. Si j'y réfléchis aujourd'hui, ils cherchaient Biff. Biff est un lieu situé sur la route qui mène de Bascharage à Pétange, Rodange. C'est là qu'avaient atterri les premiers Fieseler Storch. C'est à cet endroit précis qu'un certain lieutenant Hedderich s'était installé avec ses hommes, étant donné que les Allemands s'attendaient à ce que les Français allaient pénétrer sur le territoire luxembourgeois, ce qui a d'ailleurs été le cas. Je pense que c'est eux qu'ils cherchaient, car ils ne cessaient de tourner en rond dans le ciel. Cela s'est passé le 10 mai au matin. Je suis alors parti à l'école, et les premières troupes allemandes en provenance de Nospelt et de Capellen n'ont pas tardé à arriver dans notre village. Nous étions assis sur le mur de l'école et observions le spectacle. Nous n'avions jamais rien vu de tel. Ils affluaient en grand nombre. Quelle distance avaient-ils déjà parcourue ? Plus tard, nous allions nous retrouver dans la même situation. 40 à 50 kilomètres de marche à pied. Dès que la colonne ralentissait, ils se laissaient tout simplement tomber à terre. Les soldats allemands à l'époque étaient corrects. Je ne saurais vous relater de situation, dans laquelle ils se seraient mal comportés. Ils étaient bien équipés, ils avaient de l'argent sur eux, les fameux « Rentenmark ». Par après, c'était des « Reichsmark » et, après la guerre, des « D-Mark ». En face de l'école se trouvait une épicerie. Cela faisait déjà un certain temps qu'il y avait des tickets de rationnement. En effet, tout avait été rationné après qu'ils eurent envahi la Pologne en 1939. Certains produits étaient pour eux des denrées rares. Ils n'ont pas tardé à tout acheter. Par la suite, l'épicière ne leur a plus rien donné. Ils avaient tout vidé.

### **En quoi l'occupation allemande a-t-elle concrètement changé votre quotidien et celui de votre famille ?**

Le terme « occupation » est à mes yeux un synonyme d'occupation militaire. Ils avaient une administration militaire dirigée par un certain Monsieur Wehrer. Il est vrai que notre gouvernement s'était cassé. Et c'est à bon escient que je dis « s'était cassé », car je suis d'avis qu'il aurait dû rester ici. Ce pour la bonne raison qu'ils avaient été désignés par le peuple luxembourgeois par la voie d'élections démocratiques pour exercer leurs fonctions respectives, à savoir chef du gouvernement etc. À l'époque, il n'y avait que 4 ministres. Et ces Messieurs, qu'ont-ils fait ? Ils ont pris leur voiture et se sont enfuis en France. D'un point de vue déontologique, j'estime que c'était incorrect de leur part. Ils avaient prêté serment de gouverner le peuple qui les avait élus et de l'assister pour le meilleur et pour le pire. Et qu'ont-ils fait ? Ils ont pris la fuite ! C'est mon avis personnel, mais je ne suis pas le seul à voir les choses de cette manière. Souvent, le sujet est passé sous silence. Ces Messieurs sont revenus après la guerre en septembre 1945, ont repris la place qu'ils avaient abandonnée et ont continué comme si de rien n'était. Il y aurait dû y avoir de nouvelles élections, ce qui n'a pas été le

cas. Les Luxembourgeois en avaient tellement assez de ces maudits Allemands qu'ils se réjouissaient tout simplement d'en être débarrassés. J'ai l'habitude de dire qu'ils seraient allés jusqu'à accepter Staline.

### **Et y avait-il des changements à l'école ?**

À l'école, le programme restait inchangé et nous avions encore toujours des cours de français. Sur recommandation de mon instituteur qui me considérait plutôt doué, j'ai fait l'examen d'admission à l'École des Arts et Métiers. Par la suite, j'ai occupé auprès de l'armée la fonction de technicien dans les ateliers. J'étais responsable de l'entretien de tout ce qui concernait les moteurs et les roues. Il est vrai que j'avais le diplôme correspondant, à savoir le brevet de maîtrise de technicien automobile et un certificat d'aptitude professionnelle en tant qu'ajusteur-mécanicien de l'École des Arts et Métiers. Je n'avais toutefois pas de diplôme de fin d'études de l'École des Arts et Métiers, étant donné qu'à l'époque – j'y étais de 1940 à 1943 – nous avons décidé en commun tout juste avant l'examen final de refuser de nous plier au salut hitlérien. En 1943 c'était plutôt osé alors que les Allemands étaient alors au zénith de leur pouvoir. Ils se trouvaient devant Moscou, devant Leningrad. Nos cours de sport se déroulaient au Stade Josy Barthel actuel. Ces cours débutaient tous les matins par le salut hitlérien. Nous avons donc décidé de ne pas obtempérer à cette contrainte. Nous avons un directeur d'école allemand, et je suppose que quelqu'un a dû nous trahir. Avant lui, nous avons un directeur luxembourgeois. Un homme très gentil quoique sévère. Nous l'apprécions fortement. Le lendemain, nous sommes arrivés à l'école et le directeur allemand a convoqué toute la classe 3FB dans son bureau et nous a renvoyés à la maison. Il nous a dit que nous avons été déclarés auprès de l'Office du travail, et si nous ne nous y présentions pas dans les 4 jours, nous recevions la visite d'autres personnes. Et voilà comment nous avons été exclus de l'école. Nous étions nombreux de mon âge à être concernés. J'étais l'un des plus jeunes, étant donné que j'étais né à la fin de l'année. Lorsqu'à la fin de la guerre, j'ai eu la chance de pouvoir retourner après m'être échappé de l'enfer du front russe, j'ai été enrôlé dans l'armée luxembourgeoise. Cela ne m'a pas affecté outre mesure. Mais c'était malgré tout un comble du gouvernement d'introduire le service militaire obligatoire. Il pouvait se passer de l'avis du Parlement, il pouvait le décider de sa propre initiative. C'est d'ailleurs ce qu'ils avaient déjà fait en Angleterre. C'était vraiment le comble. Cette décision concernait ceux nés en 1925, 1926 et 1927, dont je faisais partie. Lors de l'introduction du service militaire obligatoire après la guerre, j'ai été enrôlé pour les Luxembourgeois. Après une courte période à Walferdange et à Dudelange, où nous avons une caserne, nous avons été mutés en novembre 1945 à Bitburg, où j'ai été stationné durant dix années. À Bitburg, nous n'étions pas mis au courant de toutes les possibilités qui se présentaient au Luxembourg. Au Luxembourg, ceux qui n'avaient pas de diplôme de fin d'études à cause des Allemands, notamment parce qu'ils avaient été renvoyés de l'école ou pour d'autres raisons, avaient la possibilité d'obtenir ce diplôme après-coup en se soumettant à des épreuves simplifiées. Mais comme je me trouvais à Bitburg, je l'ignorais. Lorsque j'en ai eu connaissance, je suis allé voir le directeur d'école luxembourgeois de l'École des Arts et Métiers, qui avait réintégré son poste, et il m'a permis de passer les tests et d'obtenir mon diplôme. Le secrétaire, qui avait à l'époque pratiquement les mêmes prérogatives, voire davantage d'attributs que le directeur d'école, était d'avis que j'avais raté le coche. Il me semble que c'était en 1947 ou 1948, lorsque je l'ai appris. J'ai toutefois obtenu un certificat relatif à la fréquentation de l'École des Arts et Métiers pendant 3 années. Ainsi, j'ai pu passer mes examens d'aptitude professionnelle en tant qu'ajusteur-mécanicien et mon brevet de maîtrise de technicien automobile ce qui correspond à une formation de mécanicien. J'étais le meilleur de ma promotion et me suis vu décerner un diplôme et une distinction supplémentaire. Par la suite, j'ai fait carrière auprès de l'armée, ai été nommé responsable d'atelier, avec de nombreuses responsabilités etc. Je ne regrette pas que cela se soit passé de cette manière. Toujours est-il que je suis âgé aujourd'hui de 96 ans et que je vis toujours.

### **Qu'en était-il de l'approvisionnement en vivres ici au Luxembourg durant l'occupation ?**

Pour nous villageois, l'approvisionnement n'avait rien de dramatique. Nous avions un grand potager, et mon père élevait en sus de son travail de mécanicien à Luxembourg-Ville quelques vaches, cochons et poules. Mais tous ceci était inscrit dans le « Herdbuch » (livre d'élevage) introduit par les Allemands. Celui-ci existe toujours à l'heure actuelle. Les paysans sont tenus d'y inscrire leur bétail. Ils ne sont en effet pas autorisés à élever autant de vaches et de cochons qu'ils le désirent. A l'époque, l'on pratiquait aussi l'abattage dans les villages. Mais cela aussi était soumis à déclaration. Il y avait toutefois des paysans luxembourgeois qui pratiquaient ce que les Allemands appelaient « l'abattage clandestin ». Aussitôt que ceux-ci s'en apercevaient, ils envoyaient ces personnes au camp de concentration. On les traitait de « parasites du peuple » en raison de l'abattage clandestin. En effet, cela n'était pas dans l'esprit du système allemand instauré en matière d'approvisionnement en vivres. En sus, il existait à l'époque ce que les Allemands avaient pour habitude de qualifier de « trafic clandestin ». Les citadins n'avaient pas grand-chose et se sont mis à se procurer des vivres de manière clandestine. C'est la raison pour laquelle les gendarmes allemands contrôlaient en permanence sur les routes. Dès que l'on transportait un colis sur la bicyclette, il fallait s'arrêter, et s'il s'y trouvait des vivres, expliquer d'où ils provenaient et où l'on avait l'intention de les transporter.

### **Comment décririez-vous l'ambiance durant l'occupation allemande, et a-t-elle changé au cours de ces cinq années ?**

Au bout de 6 semaines, après la victoire sur les Français, l'occupation militaire a pris fin chez nous. S'y est substituée l'administration dite civile, sous la direction du Gauleiter Gustav Simon et de ses acolytes. Ils faisaient peur rien qu'à les voir. J'aurais bien vu leurs têtes sur un poster « Wanted ». Les réglementations qu'ils ont mis en place ont créé un climat de peur. Tout ce qui était français a été interdit. Nombreux étaient les Luxembourgeois qui portaient à l'époque un *béret basque français*. Ils n'avaient pas la taille des bérets français, mais il s'agissait bien de bérets. Et ils furent interdits. C'est à peine imaginable. Les enseignes – elles étaient pratiquement toutes en français – nos noms de rues, les enseignes de magasin telles que « épicerie » : tout cela devait disparaître et être remplacé par des noms allemands. C'est ainsi que les « décrets » se sont succédé. Ils étaient collés sur les colonnes d'affichage, ces grandes colonnes en béton. Ensuite, c'est la langue française qui a été interdite. Lorsque j'ai fréquenté l'École des Arts et Métiers, nous avons encore appris le français pendant la première année, resp. durant le premier semestre. Après quoi, c'était terminé. Nous n'avons plus eu de cours de français, tout était interdit. « Bonjour », « merci » et « trottoir » étaient tous rayés du vocabulaire. Nous, les Luxembourgeois, les utilisions bien sûr entre nous, mais nous ne pouvions plus les prononcer publiquement. Créer une atmosphère de peur était clairement dans leur intérêt. Tous les Luxembourgeois n'étaient pas de bons patriotes, et il y en avait également qui ont choisi le camp allemand. Ces « collaborateurs » soutenaient la cause allemande. Certains parmi eux ont dû quitter le pays par la suite et il leur était interdit de revenir à la maison. Il s'agissait de ceux qui se sont comportés de manière extrêmement positive à l'égard des Allemands et n'ont cessé de harceler littéralement les gens par leurs paroles et leurs actes. La mère de mon bon ami que j'ai déjà mentionné et qui était Allemand et déjà dans la Wehrmacht, s'est transformée en véritable vipère dès l'arrivée des Allemands. Notre village comptait trois femmes allemandes, dont deux avaient épousé des hommes luxembourgeois. Seuls les parents de mon ami étaient tous les deux Allemands. L'homme travaillait en tant que menuisier à Koerich et ne se mêlait de rien. Mais c'est d'elle que nous devons nous méfier, en particulier lorsque mon frère a déserté. C'est en somme de ces trois femmes qu'il fallait se méfier. Elles ne cessaient d'avertir la gendarmerie allemande pour prévenir qu'elles avaient aperçu mon frère durant la nuit. Alors les Allemands ont encerclé notre maison la nuit, après le départ de mon frère et ont cogné contre la porte en criant : « Police allemande, ouvrez ! » À cette époque, je vivais encore à la maison et fréquentais l'École des Arts et Métiers. Ensuite, ils ont fouillé notre maison. Ils ont toujours débarqué en pleine nuit et se sont approchés de mon lit. Je possédais déjà un passeport militaire, étant donné que j'avais déjà passé les tests de sélection militaire. Il ressemblait à celui-ci, sauf qu'il était intitulé « Wehrpass » (livret militaire) au lieu de « Soldbuch » (livret de solde). Il était toujours posé sur ma table de chevet pour le cas où ils se pointeraient. Ils montaient les escaliers avec leurs bottes. Ils avaient encerclé la maison, parce que ces garces

allemandes leur avaient dit avoir vu mon frère. Dire qu'il s'agissait de la mère de mon ami, quelle sorcière. Un beau jour, nous lui avons brisé les fenêtres avec des pierres. Comme il faisait obscur, elle ne pouvait pas nous voir. Il régnait une obscurité, inimaginable de nos jours.

**Ensuite, vous avez été affecté en pleine scolarité au « Reichsarbeitsdienst » (Service du travail du Reich). Vous en souvenez-vous ? Quand y étiez-vous et que deviez-vous faire ?**

Je vous ai dit que j'avais été renvoyé de l'École des Arts et Métiers et que nous devions nous présenter dans les 4 jours auprès de l'Office du Travail. Le directeur d'école allemand nous avait menacé « d'autres » visiteurs si nous ne nous y présentions pas. J'avais été affecté en principe à un camp à Steinfort installé par les Allemands. Je pense qu'il s'agissait d'un camp de la jeunesse hitlérienne. Je n'y ai passé que quelques heures. Je m'y suis rendu un dimanche soir avec ma valise, et dès que l'obscurité fut tombée, j'ai jeté ma valise par-dessus la clôture et je suis retourné à la maison. Mon père ne savait pas quoi faire. Il a enjambé sa bicyclette et s'est rendu à Koerich auprès du bourgmestre en fonction qui était Luxembourgeois. Mais un Luxembourgeois bienveillant. Grâce à cette intervention, le tout est resté sans conséquences pour moi. Je n'étais plus répertorié dans le camp à Steinfort. J'ai travaillé ensuite chez un agriculteur dans le voisinage, ce jusqu'en 1944, lorsque j'ai passé mes tests militaires à Esch et ai obtenu mon livret militaire. Lorsque j'ai reçu mon avis de mobilisation pour le 13 juillet 1944, j'ai dû me présenter à la gare de Luxembourg-Ville vers 9 ou 10 heures. Mais là, je me suis retrouvé à nouveau pris dans cet engrenage. L'avis de mobilisation indiquait que j'étais affecté au camp du Service du travail du Reich numéro 1-33 à Pinne. Où se trouve Pinne ? Personne ne le sait. Nous l'avons appris à Luxembourg-Ville. Mon père portait ma valise et nous avons pris le train, comme si je me rendais à l'école. Nous devions nous rendre à la gare à Luxembourg-Ville. C'est là que nous avons appris que Pinne est situé en Pologne et que le nom polonais est Pniewy. Lorsque nous sommes arrivés à Luxembourg-Ville, il y avait de nombreuses personnes qui y avaient amené leurs fils. Les Allemands avaient tout barricadé. Soudainement, les sirènes se sont mises à hurler. Nous nous sommes donc rendus dans la cave à champagne en face de la gare dans l'abri anti-aérien. Le train devait partir vers 11 heures. Dès que les sirènes ont annoncé la fin de l'alerte, nous avons quitté l'abri anti-aérien et nous nous apprêtions à partir. Lorsque nous avons voulu monter dans le train, les sirènes ont annoncé une nouvelle alerte. Et nous sommes retournés dans la cave à champagne. Finalement, nous n'avons quitté Luxembourg-Ville que peu après midi. Les chefs du service de travail allemands du camp de Pologne étaient venus nous chercher. Le train est passé par Trèves. J'ai noté le trajet dans mon carnet. Je ne parvenais pas à dormir et inscrivais tous les détails. D'abord Igel, ensuite Kartaus, et ainsi de suite. Sur le territoire luxembourgeois, avant d'arriver à la frontière allemande, il y avait des gens à Wasserbillig et partout aux passages à niveau, où les barrières étaient encore remontées et abaissées manuellement à l'époque, étant donné que les passages à niveau étaient fermés lorsque les trains passaient. Souvent, on y voyait des jeunes filles luxembourgeoises, l'une en jupe rouge, l'autre en jupe blanche et une troisième en jupe bleue... Ce à titre de protestation, parce qu'ils nous volaient à présent également nos hommes - nous étions en effet les derniers. Voilà les scènes qui se présentaient à nous. Nous sommes finalement arrivés à Trèves. Nous avons déjà essayé en cours de route de démolir dans le train tout ce qui n'était pas riveté et cloué. Les chefs du service de travail allemands ne disaient rien, ils n'osaient pas. Nous étions environ 600 hommes. 600 hommes dans un train, c'est presque impossible. Nous y avons été emmenés en deux jours, le 12 et le 13 juillet. Au total, 1.200 hommes ont été encore enrôlés en 1944. Il s'agissait d'un train très long, et tous les trains de l'époque étaient fort solides. Sur les bancs en bois fixés au niveau des dossiers, nous entendions tout ce que disait le voisin, étant donné que nous étions assis dos-à-dos. Du temps où je me rendais encore à l'école, il y avait toujours un employé de la Caisse de Maladie dans le train qui ne se lassait pas de s'en prendre aux Allemands. Nous lui avons conseillé en permanence de se taire, vu qu'il ne savait pas qui d'autre se trouvait dans le train. Il n'a pas tardé à être arrêté. Il a été envoyé au camp de concentration et n'en est jamais revenu. Telle était l'atmosphère à cette époque. Le lendemain, nous sommes arrivés en Pologne. En cours de route, nous avons vu des enfants pieds nus et vêtus de chiffons. Ils accouraient au train dès qu'il s'arrêtait et mendiaient pour avoir du pain. Nos valises étaient remplies

non pas de pain mais de gâteau ! Nous leur avons lancé le gâteau. Des prisonniers de guerre russes travaillaient sur la voie ferrée. Nous leur jetions des cigarettes. Nos valises étaient bourrées de vivres. Et lors de notre arrivée au camp le lendemain, nous avons été répartis à Poznan. Environ une centaine d'entre nous a été affectée au camp de Pinne. Les autres ont été affectés à d'autres camps. Nous étions en effet 600. Dans deux autres camps. Arrivés au camp, nous devons remettre nos vivres et les partager avec les Allemands. Ce que je voulais ajouter : les prisonniers de guerre russes, qui devaient travailler sur la voie ferrée, étaient surveillés par des types en uniforme foncé de l'organisation Todt. Lorsqu'un des prisonniers de guerre a ramassé une cigarette, un Allemand s'est précipité sur lui et l'a frappé de son revolver à l'œil en le blessant profondément au-dessus de l'œil. Nous avons parmi nous un infirmier du camp, qui était venu nous chercher à Luxembourg. Un de ceux qui n'étaient pas méchants. Nous l'avons forcé à soigner le prisonnier de guerre russe. En effet, nous étions plusieurs centaines et eux n'étaient qu'une poignée. Il était donc forcé de le soigner, ce qu'il a fait. Mais qui sait ce qui est advenu du pauvre gars après notre départ. Je suis certain qu'il a été fusillé sur-le-champ. Tel a été notre premier contact avec les Allemands en Pologne et avec les habitants polonais.

### **À quels travaux avez-vous été affectés alors dans le Service du travail ?**

Le Service du travail du Reich était une organisation paramilitaire. Il avait été instauré lorsque les nazis – Hitler et consorts – ont pris le pouvoir en Allemagne. C'est lui qui a aménagé la ligne Siegfried et les bunkers et construit des routes, tout pour la guerre. Nous avions tous une bêche que nous devons porter tel un fusil au gré des commandos : « La bêche ! » « Présentez ! » etc. Mais nous avons également un fusil, un fusil plus puissant que la carabine allemande 98k, alors qu'elle avait déjà à l'époque une capacité de 10 tirs. Il s'agissait d'une carabine française de la Première Guerre mondiale, un fusil Lebel. Il est vrai que les Français avaient capitulé après 6 semaines et que les Allemands s'étaient approprié toutes leurs armes, des quantités énormes. Nous avons été équipés de ces fusils. Ils étaient en permanence pendus chargés à notre lit. Nous nous entraînions souvent aux tirs et au maniement des fusils. Et nous devions aussi aller extraire de la tourbe. Durant trois mois, nous étions stationnés à proximité de Varsovie à Grochowalsk. Nous nous y étions rendus en train. Les Allemands n'y sont restés que deux mois. Il s'agissait de ceux nés en 1927. Au bout de deux mois, ils ont été enrôlés dans la Wehrmacht, à ce jeune âge. Ils étaient encore adolescents ! Nous aussi étions adolescents. Étant donné qu'une autre section composée elle aussi de 200 hommes – 100 Luxembourgeois et 100 Allemands avec lesquels nous ne nous disputons pas, mais que nous ignorions tout simplement - fut également dissoute, ceux-ci ont rejoint notre section. Nous étions donc à nouveau au nombre de 200, mais uniquement des Luxembourgeois, de sorte que les Allemands n'avaient pas de quoi se réjouir. À Grochowalsk, à proximité de Varsovie, nous devons effectuer notre service de travail sur une grande exploitation agricole, une ferme où se trouvaient également des Allemands, les agriculteurs et des prisonniers de guerre français. Nous y étions hébergés et notre mission consistait à creuser des tranchées. En effet, les Russes s'approchaient de plus en plus et se trouvaient déjà à Varsovie sur l'autre rive de la Vistule. Ensuite, il y a eu cette insurrection à Varsovie et nous avons vu le feu durant la nuit. Or, les Russes sont restés passifs, de sorte que les Allemands ont étouffé l'insurrection. Ces faits sont documentés. Puis, les Russes ont entamé leur marche sur Berlin. Nous pouvions voir de nuit les flammes à Varsovie. Nous dormions dans la grange sur la paille. Je me trouvais dans une étable à moutons. Dès l'aube, les moutons se mettaient toujours à bêler. Nous étions déjà très épuisés d'avoir travaillé toute la journée, et durant la nuit, nous montions la garde. Nous avons reçu l'ordre de tirer tout de suite sur les civils sur la route où nous montions la garde. Il ne faut pas oublier que nous étions dans le Gouvernement général en plein milieu de la Pologne. Mais il n'a jamais été tiré le moindre coup de fusil. Un beau jour, je montais la garde près de la cuisine et ai vu un Polonais ivre remonter la pente en vacillant. Personne de s'en serait soucié si je l'avais abattu. Mais je n'ai pas envisagé une seule minute de tirer sur cet homme. Les dimanches, nous avions notre journée libre et avons donc suspendu un portrait de Hitler dans la porcherie, que nous avons mitraillé avec la baïonnette. L'un des chefs d'équipe allemands, il s'agissait du grade le plus bas, s'amusait à tirer avec nous. Imaginez-vous la situation. Si quelqu'un en

avait eu vent, nous nous serions tous retrouvés au camp de concentration. Ce chef d'équipe allemand, du fait notre supérieur, aurait probablement été exécuté sans tarder. Nous pouvions nous permettre ce jeu étant donné que personne n'était là le dimanche. Personne ne s'occupait de nous. Nous n'étions pas autorisés à quitter le site, c'était interdit. Le matin, nous recevions dehors sur les chariots qui s'y trouvaient – à l'époque il n'y existait pas encore de tracteurs - ce « jus de chaussette », que nous buvions et dont le reste nous servait à nous ensavonner et à nous raser. En octobre, nous sommes retournés au camp. Il y faisait déjà assez froid. Mais je voudrais vous raconter encore une anecdote : j'avais les cheveux noirs, bien fournis. Et il y avait les Allemands avec leur folie raciste. Des individus de mon apparence n'étaient pas des Aryens, ni de race aryenne. Nous avions un chef d'équipe ou chef de section allemand qui m'adressait toujours la parole ainsi : « Toi, monstre noir ! » Je l'ai toujours regardé avec mépris, c'était un véritable nazi. Tel qu'ils se comportaient à l'époque. Mais nous savions également que ce même individu se rendait de nuit à Pinne. À dix heures, tout le monde devait être couché. Et nous étions contrôlés en conséquence. Il est vrai qu'il faisait partie des dirigeants, mais il n'était pas autorisé à sortir pour autant. Notre camp était clôturé à l'arrière par des barres de bois croisées. En les enjambant, on arrivait au cimetière de Pinne. Nous savions – du moins, moi-même, et d'autres encore le savaient – qu'il enjambait parfois cette clôture durant la nuit. Il avait probablement une maîtresse à Pinne, une espèce de « Bratkartoffelverhältnis » selon l'expression allemande. Je me suis toujours dit que j'allais l'abattre si j'étais une fois de garde la nuit et que je devais le prendre sur le fait. On nous avait en effet ordonné de tirer la nuit sans aucune hésitation. Et comme le sort l'a voulu, j'étais une fois de garde – nous assumions toujours la garde à deux, l'un faisant sa ronde dans une direction jusqu'à la clôture et retour, et le second dans l'autre direction, lorsque nous avons vu quelqu'un s'approcher de la ferme. L'obscurité était totale, mais nous savions parfaitement que c'était bien lui. Je lui ai enjoint de s'arrêter et le premier coup de feu n'a pas tardé. Raté. Il a sauté par-dessus la clôture et j'ai tiré une seconde fois. Et je l'ai raté à nouveau. Il faisait trop obscur. Je l'aurais volontiers abattu. J'aurais une fois pour toutes éliminé cet individu avec son « monstre noir ». Ce sans regret, même encore aujourd'hui.

### **Quel a été votre prochaine étape après le Service du travail du Reich ? Où vous êtes-vous retrouvé ?**

À l'issue des trois mois – un peu plus de trois mois, entretemps nous étions mi-octobre – nous n'avons soudainement plus reçu de courrier de chez nous. À cette époque, les Américains étaient ici ! Et nous nous trouvions en Pologne, avec des centaines voire des milliers d'hommes qui étaient déjà dans la Wehrmacht avant nous. Mes parents ignoraient tout de mon sort. Ils savaient que j'étais peut-être encore en Pologne. Ou non. Mon frère était en Auvergne, mais ils ignoraient également où exactement. Et tant lui que moi ne savions pas ce qui était advenu d'eux. Imaginez-vous la situation. C'est la raison pour laquelle ma mère disait toujours qu'elle avait l'impression de barrer la porte à ses fils à chaque fois qu'elle fermait le soir la porte à clef. Les sentiments qui animaient les parents à l'époque sont difficilement imaginables. Nous étions jeunes et nous nous faisons un peu moins de soucis. Ce qui ne veut pas dire qu'ils ne nous manquaient pas, de même que notre patrie. Lorsque les Américains ont débarqué, les Allemands nous ont dit plus tard dans la Wehrmacht, lorsque l'offensive von Rundstedt avait débuté : « À présent, vous les Luxembourgeois pouvez à nouveau retourner en permission dans votre patrie. » Nous avons de nouveau libéré votre patrie ». Notre seule pensée a été que ces salopards avaient envahi une nouvelle fois le Luxembourg. Peu de temps après, le camp a été dissout et les bruits les plus invraisemblables se sont mis à courir. On nous amènerait en Suède où nous serions échangés contre des prisonniers de guerre allemands. Le tout rien que des paroles en l'air. Vous savez comment naissent de telles rumeurs. Il en est encore ainsi aujourd'hui. Chacun y ajoute son grain de sel. Personne n'était au courant de rien. Comme l'on pouvait s'y attendre, nous avons été repris par la Wehrmacht. Ensuite le camp a été dissout, et les uns ont été emmenés à Berlin, d'autres à Schwedt, et moi, je me suis retrouvé à Francfort-sur-l'Oder. À la caserne. Nous y avons reçu ceci : « l'uniforme d'honneur du soldat allemand. » J'ai prêté serment en tant que soldat allemand : « Je jure au nom de Dieu, le Tout Puissant... » etc. Ces salopards ne se gênaient pas de s'adresser à Dieu pour avoir l'autorité absolue partout où ils étaient. Aux endroits qu'ils quittaient, ils laissaient derrière eux des traînées de sang. En particulier en Russie. Ils ont tué 50 millions de Russes

de 1941 à 1945 sur le territoire russe, soldats et civils confondus. Essayez de vous représenter la situation. À Francfort, nous étions 18 Luxembourgeois et 100 Alsaciens. Les Alsaciens étaient stationnés avec nous à la caserne à Francfort, et c'est ensemble avec eux que nous avons été mutés au Danemark avec des soldats allemands pour y suivre une formation militaire. La formation au sein de la Wehrmacht durait la plupart du temps 3 mois. Il s'agissait d'une formation sévère et intense. Le seul aspect positif au Danemark était que nous y mangions bien. Le Danemark était un état agraire, peut-être qu'il en est encore de même aujourd'hui. Nous n'y avons pas souffert de la faim. Tandis que plus tard au front... Les Allemands l'appelaient « Kohldampf schieben » (avoir l'estomac dans les talons). Personne ne réalise combien c'est dur, lorsqu'on a faim à un point que l'on n'arrête pas de penser à la nourriture et qu'on ne reçoit rien. C'est affreux. Il est impossible de décrire ce que l'on ressent. Au Danemark, ce n'était pas le cas. Il m'est arrivé plusieurs fois de ne pas me rendre pour les repas à la cuisine de la Wehrmacht. À ces occasions, j'avais acheté des pâtisseries et de la crème fouettée pour une couronne. Un bol entier de crème fouettée. Eh bien, oui. Au cours d'une formation intense, j'ai été formé là-bas sur un SMG, un fusil-mitrailleur, un MG42. Avec deux Luxembourgeois de Roodt/Syr. Nous étions le tireur 1, le tireur 2 et le tireur 3. Nous étions tous les trois susceptibles de manier la mitrailleuse au front, pour le cas où nous devions y aller. Ensuite, il y avait encore une rangée de soldats allemands derrière nous, qui portaient les caisses de munitions. Cette mitrailleuse tire théoriquement 1500 coups par minute. Nous disposions de trois canons, que nous changions au fur et à mesure des tirs. Nous avions un gant en amiante que l'on ne pouvait plus toucher ensuite, tellement il était incandescent. À l'issue de la formation, c'était déjà Noël. Nous avons organisé une petite fête et bu de l'aquavit, je crois que c'est ainsi que l'on appelait cette eau-de-vie. Et consommé de petites choses de la Wehrmacht. Il est vrai que les Allemands fêtent Noël en grand. C'est alors qu'un sous-officier nous a déjà prévenus. Il s'appelait Wassenberg, un homme très aimable qui ne nous embêtait guère. Il y en avait aussi qui nous harcelaient sans cesse, la plupart du temps avec les masques à gaz. Quand Wassenberg les remplaçait - nous le voyions arriver par le champ - il criait de loin : « Fini le gaz ! » Nous retirions donc le masque à gaz. Avec un masque à gaz, on a du mal à respirer. À Noël, nous étions hébergés à trois dans une cellule de prison. Les Allemands l'utilisaient comme caserne. Il allait de cellule en cellule et nous disait de ne pas boire ce truc, qu'il y avait quelque chose dans l'air. Il voulait dire par là que nous allions probablement bientôt être envoyés au front. C'est vers la mi-janvier qu'il y a eu une alerte pendant la nuit. L'un de nous trois était justement de garde. Nous y étions souvent de garde. La plupart du temps, quand c'était mon tour, je m'installais au milieu de la ville, près d'une station-service. Nous nous tenions près des pompes à essence et avions nos cartouchières et nos fusils avec la baïonnette, la sécurité soulevée et le doigt sur la gâchette. Il y avait là une ligne au sol à hauteur et la population civile devait marcher de l'autre côté. Il ne s'y passait jamais rien. Nous étions donc de garde, juste pour vous décrire la situation. Quand l'alarme a retenti, mon collègue était de garde. Nous avons tout emballé et avons reçu de nouveaux uniformes. J'avais encore des vêtements civils avec moi, car nous avons emporté notre valise de Pologne. Nous devons garder nos vêtements civils pour pouvoir rentrer chez nous en civil en cas de démobilisation. Mais comme les Américains étaient là, nous n'avons pas pu rentrer chez nous, nous avons été immédiatement incorporés dans la Wehrmacht. Normalement, nous aurions eu droit à 14 jours de permission avant d'être enrôlés dans la Wehrmacht. Mais nous n'avons pas eu de permission, nous avons rejoint tout de suite la Wehrmacht. Nous avions une grosse veste de camouflage avec une capuche, une parka comme on les connaît aujourd'hui. Elle était blanche d'un côté et de couleur camouflage de l'autre. Par temps de neige, nous pouvions la retourner et étions alors camouflés. J'avais mis mes vêtements civils, pantalon et chemise, sous l'uniforme quand l'alerte pour le front est arrivée. Personne ne l'a vu. Je n'étais pas très gros, je ne le suis toujours pas aujourd'hui. Je n'ai pas eu de problème à l'enfiler. Plus tard, je les ai arrachés par morceaux, pantalon et sous-vêtements, parce que nous avons attrapé plein de poux au front. Les poux étaient ce qu'il y avait de pire. Le jour, on ne le remarquait pas, mais la nuit, lorsque l'on pouvait s'asseoir ou se coucher un peu, on ne parvenait pas à dormir. C'était un fléau terrible. Si vous rencontrez encore quelqu'un qui a été au front, demandez-lui. Tous les soldats avaient des poux. On nous a donné des vêtements et de nouvelles armes, du moins en partie. Et comme nous trois devions manier la mitrailleuse, nous n'avons pas reçu de fusil, mais un pistolet. Et ensuite, qu'allait-il nous arriver ?



Nous devons aller au front. Nous sommes arrivés à la conclusion, tous les trois, que tant que nous serions au Danemark, le train s'arrêterait de temps en temps, pour permettre aux soldats de « faire pipi ». Nous demanderions donc au sous-officier, le chef, il y en avait un dans chaque wagon, – il s'agissait toujours de wagons à bestiaux – quand il s'arrêterait. Lorsque nous sommes montés dans le train, il y avait là un petit poêle. Sous le plafond du wagon, il y avait des étagères sur lesquelles l'on pouvait déposer les armes. Nous pouvions aussi y suspendre nos vêtements. Ensuite, nous allions demander au sous-officier si nous pouvions aller faire pipi, un par un. Ou seulement deux et l'un d'entre nous suivrait. Nous avons songé à mettre nos pistolets dans la poche de nos grosses vestes, que nous portions aussi dans le wagon, parce que c'était l'hiver. Chargés. La ceinture à laquelle tout cela était accroché était dans le wagon. On ne pouvait pas voir si le pistolet s'y trouvait ou non. Nous voulions désertier. Moi et l'un des deux autres Luxembourgeois devions demander en premier. Cela ne poserait sûrement pas de problème. Et ensuite, le troisième devait demander pour qu'on ne remarque pas qu'il s'agissait des trois Luxembourgeois. Le tout s'est passé comme nous l'avions prévu. Nous étions au Danemark, le train s'est arrêté en plein champ, nous sommes sortis « pisser » et le train a sifflé après cinq minutes, lorsqu'il s'est agi pour tous de rejoindre son wagon respectif. Mais le troisième d'entre nous n'est pas venu. Que devons-nous faire ? Désertier tous les deux, seuls ? Nous ne pouvions pas faire cela, nous ne pouvions pas l'abandonner. C'était notre ami, notre camarade. Nous sommes donc retournés dans le wagon et nous étions à nouveau à trois. Direction la Pologne, le front. Nous lui avons demandé pourquoi il n'était pas venu. Je l'entends encore dire aujourd'hui qu'il n'a pas eu le courage de le faire. Nous avons donc décidé de traverser également cette nouvelle épreuve. Je me souviens encore de ses paroles. Il est tombé au combat, il n'est pas revenu. L'autre a été fait prisonnier par les Russes lors d'un combat. J'ai réussi à m'échapper. Il était dans le camp d'internement à Tambov, près de Moscou. Celui qui était tombé avait reçu une salve dans le ventre et était mort sur le coup.

### **Comment a été votre quotidien au front ?**

C'est difficile à décrire. Quand nous sommes arrivés, nous entendions l'artillerie de loin. Elle devenait de plus en plus forte. On aurait dit un orage. Comme si le tonnerre grondait, mais sans interruption. On nous a déchargé du train au milieu du champ et nous nous trouvions tous les trois près de la mitrailleuse. Il y avait là un sous-officier, le commandant du groupe. C'était notre chef. Un jeune homme très gentil. Il avait une canne, un pistolet et un foulard rouge autour du cou. Au front, tout était plus décontracté. Le ton était moins rude. Parce qu'on nous tirait dessus. Nous sommes arrivés au front un mercredi, je m'en souviens très bien. Nous étions dans une grande ferme où on nous a donné trois œufs durs. Et d'autres choses encore, dont je ne me souviens plus. On nous a dit qu'il ne fallait pas trop manger, au cas où nous serions touchés au ventre. Nous nous sommes donc mis en marche, dans la direction où l'artillerie bourdonnait. Mais nous n'avons pas été exposés tout de suite aux tirs. Nous avons encore une forêt devant nous et nous avons vu que derrière celle-ci, les avions de combat s'écrasaient en piqué. Probablement sur des chars russes, nous ne le voyions pas clairement, en tout cas les Russes s'y trouvaient. Il y avait là une grande charrette de paille dans laquelle je m'étais retranché pour la nuit. Il n'y avait pas de lits. Nous ne pouvions pas nous coucher la nuit, nous étions tout le temps au front. Nous sommes restés quatre mois au front, sans relâche, parce que les Allemands n'avaient plus de réservistes. De là, nous sommes partis dans une autre direction, dans un village où se trouvaient les Russes. Nous avons reçu l'ordre d'y attaquer les Russes. Nous avons deux chars. Devant nous, il y avait aussi une petite forêt et tout était calme, on ne tirait pas. Les Russes ont vu ce que nous voulions faire. Ils nous ont laissés venir. Nous avons installé la mitrailleuse. À ma droite, le champ était dégagé, l'infanterie allemande a avancé et le sous-officier m'a ordonné de tirer sur le clocher de l'église, où se trouvaient sûrement des observateurs. C'était certainement le cas. C'était mon tour de tirer, je n'ai plus jamais tiré par la suite, je laissais toujours les autres tirer. J'ai visé le clocher et j'ai vu les tuiles s'envoler. Mais je n'y ai vu personne. Les Russes ne réagissaient toujours pas. C'est alors que le sous-officier a dit : « Préparez vos pistolets pour le combat urbain. » Il venait de terminer sa phrase quand deux chars allemands, placés à ma gauche, ont commencé à tirer. Il y avait des fils téléphoniques au-dessus de nos têtes. À chaque fois que les

chars tiraient, des étincelles en provenance de la bouche du canon volaient dans ma nuque sous le casque. Je devais toujours les écarter. Nous devions donc attaquer le village. À peine le sous-officier avait-il parlé des pistolets et du combat urbain que les Russes ont réagi. Bon Dieu ! Quel déluge de feu ! Cela criait de partout : « Papa ! » « Papa ! » « Maman ! » « Infirmiers ! » « Au secours ! » Le poteau télégraphique a été touché par une grenade ou je ne sais quoi. Les fils sont tombés sur nous et nous ont littéralement ligotés. Nous avons eu du mal à nous libérer. C'était, pour ainsi dire, notre baptême de feu. Il y avait aussi un gars d'Esch avec moi. J'ai vu qu'il avait été touché au genou. Mais il est rentré chez lui. Nous n'avons plus jamais eu de contact, mais j'ai vu son nom dans le journal, il y a quelques années, dans la rubrique nécrologique. Nous nous sommes repliés et avons récupéré les blessés dans la mesure du possible. Nous étions donc au front. Et cela a continué ainsi. Nous avons rejoint une autre position, parce qu'ils voyaient que nous étions inférieurs aux Russes. Nous nous sommes repliés sans que l'un de nous trois ou un membre de l'équipe de la mitrailleuse n'ait été touché. Mais il n'a pas fallu longtemps pour que l'un d'entre nous tombe au combat et que nous soyons séparés. À l'époque, lorsque l'un de nous a été tué au combat et l'autre fait prisonnier, je ne me trouvais pas exactement dans la même position qu'eux. J'étais avec un Allemand plus loin, dans un trou. Les Russes ont fait une percée avec un char et nous étions censés retenir l'infanterie, les soldats russes. Un char s'est approché de nous. J'étais donc couché dans le trou avec l'Allemand et j'avais reculé davantage encore. Le char était à environ un mètre de nous. Je l'ai vu arriver et j'ai pensé que s'il nous avait vus, il aurait fait demi-tour au-dessus du trou, comme ils le faisaient à l'époque, et nous aurions été écrasés tous les deux. Mais le char ne nous avait pas vus. Les chars de l'époque n'étaient pas équipés des mêmes instruments qu'aujourd'hui. Ils étaient plutôt aveugles. Seul le conducteur regardait par la petite fente. Le commandant se tenait en haut dans la tourelle et se servait du couvercle devant lui pour se protéger. Il voyait tout et donnait les ordres. Le char est passé à un mètre de nous. Après son passage, l'Allemand - il s'agissait d'un Berlinoise qui avait obtenu une permission et était effectivement rentré chez lui, mais lorsqu'il est arrivé à Berlin, la police allemande de la Wehrmacht l'a immédiatement renvoyé au front par le même train -, qui était aigri et furieux, a voulu abattre par derrière le commandant russe sur le char. Je lui ai arraché son fusil et j'ai crié : « T'es fou? Ils ne nous ont pas vus ! Idiot ! » C'est ainsi que nous l'avons échappé belle. Une autre fois, cela devait être en mars, j'étais assis sur la tranchée avec un soldat allemand à prendre un peu de soleil. À ce moment-là, je pense que je n'étais plus près de la mitrailleuse. Je n'y étais pas toujours, nous devions aussi la laisser de temps en temps. Les Allemands pansaient et léchaient leurs plaies, les Russes de même de l'autre côté. Il n'y avait pas de coups de feu, de tels moments de répit pouvaient aussi se présenter. Nous avons trouvé dans une maison un bocal de cerises ou de pruneaux. Nous étions là, assis sur la tranchée, tout était calme, en train de manger. Soudain, un coup de feu a retenti et notre bocal s'est brisé en cent mille morceaux. Un tireur d'élite russe - un sniper, comme les Américains les appellent, les Allemands en avaient aussi beaucoup - s'était probablement amusé à nos dépens. Il aurait tout aussi bien pu me viser moi ou le soldat à côté de moi. Il s'était probablement amusé à tirer sur le bocal. Car ceux-là ne rataient jamais leur coche. Leurs balles touchaient toujours la cible. Nous avons bien entendu sauté tout de suite dans la tranchée.

### **Avait-il une différence entre les Luxembourgeois et les Allemands dans la Wehrmacht ?**

En l'espèce, l'habit fait le moine. Nous portions l'uniforme allemand, nous pataugions tous dans la même boue, face aux mêmes dangers. Il n'y avait pas de différence. Pendant un certain temps, j'ai eu un homme de Francfort avec moi, il a lu mon désespoir sur mon visage - j'étais encore tellement jeune. On le voit d'ailleurs sur cette photo, et je n'étais pas encore au front. Il m'a dit : « Luxembourgeois, ne t'inquiète pas. S'il t'arrive quelque chose, je te porterai hors de la ligne de feu. » Il avait beau me dire ça, mais personne ne savait s'il ne serait pas le premier de nous deux à rejoindre l'hôpital militaire. Je ne l'ai jamais revu. Voilà, nous étions tous logés à la même enseigne. Telles ont été mes expériences. Mais nous ne nous sentions pas pour autant comme des soldats allemands. Nous nous considérions comme des victimes, qui n'avaient rien à faire là-bas, avec tous les soucis et les craintes que cela impliquait. Nous n'avons absolument rien à voir avec l'armée allemande et la guerre d'agression ! Mais nous y étions. Nombreux étaient ceux qui n'y étaient pas.

Plus de 3.000 avaient déserté, la plupart du temps après avoir été au front. Parce quiconque qui avait passé du temps au front et obtenait une permission (en tant que soldat non allemand) et y retournait ensuite, devait vraiment le vouloir, sinon il n'y serait pas retourné. Il devait avoir une bonne raison, probablement celle de ne pas mettre ses parents en danger. Quiconque s'est retrouvé une fois au front n'y retourne pas de plein gré. C'est l'enfer. C'est la mort, la fumée, des fumées de poudre, des flammes d'explosion, des éclats qui bourdonnent, des balles qui sifflent, les lance-roquettes appelés l'orgue de Staline. Voilà ce qu'est le front. Puis les blessés qui appellent les infirmiers, leur mère, leur père. Le front est de la souffrance pure. Terrible. Nous ne cessons de nous replier, les Russes avançaient avec véhémence. Jusqu'à ce que nous arrivions à Kolberg (auj. Kołobrzeg), près de la mer Baltique. Il y avait là une forteresse, datant des guerres prussiennes, de Frédéric le Grand, que nous devions défendre. Mais, nous n'y sommes pas arrivés, nous étions encerclés. Nous avons la mer devant nous et étions dans les dunes. Les avions allemands nous jetaient de temps en temps des vivres. Ceux-ci tombaient aussi parfois du côté russe. Un beau jour, dans cette cuvette - devant Kołobrzeg, il y avait un village - nous nous étions retirés dans un cimetière et cherchions à nous protéger derrière les croix, ce qui était aussi très dangereux.

Ce livre est intitulé « Opfer in Feldgrau ». Un jour, je suis rentré de Bitburg et ma mère m'a dit qu'un certain Monsieur Schuller, qui était aveugle et qui avait un chien avec lui, était venu la voir et qu'elle lui avait acheté un livre. Ils s'étaient mis à discuter, et il a mentionné le nom de Goniva. Il a dit avoir fréquenté l'École des Arts et Métiers avec un certain Goniva, sur quoi ma mère a déclaré qu'il ne pouvait s'agir que de moi. Et tel était le cas. À propos de ce village et du cimetière, il écrit dans son livre : « Lorsque les coups de feu se sont un peu calmés, je me suis retourné, j'ai aperçu un Luxembourgeois qui avait les pieds endoloris et qui avait fréquenté l'École des Arts et Métiers avec moi. » J'ai d'abord été le seul Luxembourgeois là-bas, et à partir de ce moment, j'avais à nouveau un Luxembourgeois avec moi, Leo Schuller. Lorsque nous sommes arrivés dans les dunes, il m'a dit qu'il avait l'intention de se laisser capturer, qu'il n'en pouvait plus. Je lui ai répondu de ne pas le faire, car nous avons vu comment ils traitaient les déserteurs allemands. Nous avons en effet aperçu ces convois. Les Russes se repliaient aussi de temps en temps, alors bien sûr nous allions de l'avant. C'est alors que nous comprenions comment les Russes se comportaient et ce qu'ils faisaient aux femmes etc. Il voulait donc se laisser capturer. Nous devions avancer dans la cuvette. Ici, il y avait la mer, et les Russes avaient divisé la cuvette en plusieurs cuvettes plus petites. Les Russes étaient d'un côté, nous de l'autre. Pour pouvoir sortir de l'encerclement en direction de Berlin, Swinoujscie, il fallait percer les lignes russes. Mais il n'était pas dans ma division. Nous avons convenu que si nous nous en sortions sains et saufs, nous nous retrouverions près des dunes. Je ne l'ai pas revu, ni là-bas, ni à mon retour au pays. Il avait reçu une balle ou un éclat dans l'œil et était devenu aveugle. Je l'ai appris plus tard, le tout est d'ailleurs relaté dans son livre. D'après ce que je me rappelle du livre, il a été fait prisonnier par les Russes qui l'ont probablement soigné. Ce n'était que très exceptionnellement qu'un soldat russe soigne un soldat allemand. La plupart du temps, ils étaient immédiatement fusillés. La plupart du temps, pas toujours. Lorsqu'il s'agissait d'un plus grand groupe, ils ne le faisaient pas. Après la guerre, j'ai essayé de le contacter. Par téléphone. Je m'étais renseigné, et à l'époque il travaillait à la centrale téléphonique de la maison de retraite pour aveugles à Berschbach. Nous nous entretenions par téléphone, mais nous ne nous sommes jamais revus. Un jour, alors que nous étions tous deux retraités, il m'a appelé et m'a proposé d'aller manger ensemble. J'ai accepté sa proposition, avec l'intention d'organiser cette rencontre. Quelques jours plus tard, j'ai ouvert le journal et y ai vu son nom dans la rubrique nécrologique. Il était décédé. La même chose m'est arrivée avec quelqu'un qui était avec moi à l'École des Arts et Métiers. Un gars de la Moselle dont je tairai le nom. J'étais chef d'atelier à l'armée et nous organisions régulièrement des journées portes ouvertes, lors desquelles les parents pouvaient rendre visite à leurs fils au travail. Je m'occupais toujours de montrer l'atelier aux visiteurs. Soudain, un homme s'est approché de moi et m'a demandé si j'étais M. Goniva. J'ai dit oui, et il m'a demandé si je le reconnaissais. Il avait fréquenté la même école que moi, et c'est ainsi que nous nous sommes mis à discuter. Il avait également été enrôlé dans la Wehrmacht, mais pas avec moi. Je lui ai demandé comment les choses s'étaient passées pour lui. Il a raconté qu'il avait fait défection et rejoint les Russes. Je lui ai répondu que je n'aurais jamais eu le courage de faire cela. Il avait dû abattre un sous-officier avec lequel il s'était retrouvé seul. Il lui a tiré dessus et est passé dans

le camp adverse. Voilà pourquoi je tairai son nom, ses proches sont sûrement encore en vie. Ils avaient une concession automobile quelque part près de la Moselle.

**Vous avez été basé en dernier lieu à Berlin. Pourriez-vous nous en dire plus à ce sujet ?**

Les Russes n'arrêtaient pas de nous repousser. L'encerclement a été brisé, et un matin, la mer était envahie d'énormes navires. Si cela avait été les Russes, personne n'en serait sorti. Mais c'étaient des navires de guerre allemands. Ils ont commencé à tirer. Les nuages étaient rouges à cause des éclairs provoqués par les tirs. Vous ne pouvez pas imaginer ce qui se passe lorsque l'artillerie marine est à l'œuvre. Ils ont fait sauter l'encerclement, et c'est ainsi qu'on est sorti. À Swinoujscie, nous avons été amenés de l'autre côté à l'aide de bateaux. Je pense que c'est là que l'Oder se jette dans la mer. Nous sommes ensuite allés à Eberswalde, au sud de Köpenick. À Eberswalde, nous avons reçu de nouveaux vêtements, et avons pu nous doucher et nous débarrasser de nos poux. Nous ne pouvions jamais nous changer, nous portions toujours les mêmes vêtements et étions infestés par les poux et la gale. Mal rasés, le visage émacié. Nous sommes restés à Eberswalde pendant 10 à 14 jours pratiquement sans rien à manger. En revanche, nous recevions de nouvelles armes. Il y avait un Allemand avec moi. Il y avait toujours quelqu'un à qui parler. Nous avons tous deux glorieusement décidé de partir le soir à la recherche de nourriture. Les rations de la compagnie se composaient de boudin et d'autres produits du même genre pour le petit-déjeuner du lendemain et de café. Je lui ai dit de voler une miche de pain, tandis que je prendrais une boîte de fromage. Aussitôt dit, aussitôt fait. Mais il se trouve que quelqu'un nous avait vus. Nous sommes donc retournés avec notre butin dans nos quartiers à l'étage, dans un grenier avec escalier escamotable. Nous venions à peine d'entamer notre maigre repas quand nous avons entendu un grondement dans les escaliers et que deux policiers ont débarqué. On a d'abord aperçu la baïonnette, puis le fusil, puis les hommes. « Les grenadiers Goneifa, ou Gonifa, et... » Je ne me souviens plus comment l'autre s'appelait. « Ici ! » « Suivez-nous ! » Quelqu'un nous avait dénoncés. Ce genre d'agissements pouvait vous envoyer en cour martiale. Pour eux, c'était un vol déloyal entre camarades. Mais comme c'était la phase finale de la guerre, ils avaient besoin de soldats. Et c'est probablement ce qui nous a sauvés. Nous avons été conduits auprès du commandant en chef, un lieutenant-colonel. Il nous a demandé pourquoi nous avons fait cela. J'ai répondu que c'était parce que j'avais faim. « Que croyez-vous ? Nos femmes et nos enfants ont faim, eux aussi ! Nous avons tous faim ! Je vous condamne par la présente à quatre jours de détention ! » Idem pour l'autre. En fait, il ne nous voulait pas vraiment du mal. Cette boîte de fromage était vraiment petite. Nous nous sommes tous deux retrouvés enfermés dans une porcherie pendant quatre jours. Au pain et à l'eau. Le quatrième jour, plusieurs camions se sont soudainement arrêtés devant la porte, et nous devons monter. Mais nous ne sommes pas allés directement au front. Nous avons rejoint le centre de Berlin. Nous y avons installé des barrages routiers. L'entourage de Hitler – nous ne savions pas exactement qui – était en fuite. Les véhicules se succédaient. Ils quittaient Berlin car les Russes avaient déjà atteint Köpenick. Une fois l'épisode terminé, nous avons marché jusqu'à Köpenick. Via la Friedrichsstraße, je me souviens encore de ce nom. Là, les Russes se trouvaient à la gare. Partout, les gens criaient des noms par les fenêtres. C'étaient des parents de soldats allemands qui espéraient que leurs fils se trouvaient parmi nous et cherchaient à les retrouver. Pendant que nous longions leurs maisons, ils criaient des noms et nous demandaient si nous les connaissions. Nous sommes donc arrivés à Köpenick. Nous avons un char Panther et deux véhicules blindés. J'étais de nouveau mitrailleur sur le second. Nous avons pour ordre de prendre d'assaut la gare où se trouvaient les Russes. L'opération fut un succès. Le sous-officier du premier véhicule blindé est mort aussitôt. Évidemment, nous nous baissions pour esquiver les tirs. Nous avons reconquis la gare, et les Russes se sont repliés. Selon le scénario, bien sûr, avec des coups de tirs, des grenades à main, etc. Nous avons installé les mitrailleuses sur les escaliers devant la gare. À l'entrée de la gare de Köpenick, il y avait le restaurant de la gare à droite et un comptoir de marchandises à gauche. À droite, on montait les escaliers et c'est là que nous avons installé la mitrailleuse. J'étais là, mais je n'ai pas tiré. C'est un Allemand qui s'en est chargé, je me contentais de lui donner la munition. Je ne voulais plus tirer. J'évitais de le faire autant que possible. Je ne tirais que très rarement. Le soir venu, nous étions bien sûr à l'affût des Russes qui voulaient reprendre la gare. Il y

avait des maisons en face. La gare se trouvait dans une rue. Il y avait deux garages dans lesquels les résidents garaient leurs voitures. Mais elles n'y étaient plus et nous avons pris nos quartiers dans l'un des garages. Avec nos armes et tout notre bazar. Il y avait un char un peu plus loin. C'était un char russe, de l'autre côté de la gare. La gare disposait d'une entrée par l'avant et d'une sortie par l'arrière. Il y avait là un bâtiment avec la statue du « Hauptmann von Köpenick » en grandeur nature près du mur. Vous connaissez sûrement l'histoire du « Hauptmann von Köpenick », qui est enterré au cimetière Notre-Dame ici au Luxembourg. Le char russe avait dû piller une usine de biscuits, car il en était rempli. Nous n'avions rien à manger, aucune provision. Nous avons vidé nos caisses de munitions et les avons remplies de biscuits à tour de rôle. Le soir venu, nous étions toujours à la gare. Nous avons vu les Russes se rassembler derrière les voies. Ils n'étaient pas loin, peut-être à 200 mètres. Ils se regroupaient pour reconquérir la gare. Nos véhicules blindés étaient postés devant la gare lorsque l'ordre de repli nous est parvenu. L'un d'eux n'a pas voulu démarrer, la batterie devait être vide. Avec un autre soldat, nous avons tendu une corde du char en état de marche à l'autre qui ne fonctionnait pas et dans lequel je me trouvais, pour le tracter ou le tirer pour redémarrer le moteur. Le jour se levait. Soudain, il y a eu un grand bruit, j'ai levé la tête et j'ai vu un soldat russe dont le fusil s'est envolé. Il s'est retourné et est tombé. Il avait sans doute été touché par une balle tirée par un soldat allemand. Et il a dû lancer une grenade sur nous deux qui attachions la corde. J'ai dit à l'autre : « J'ai été touché. » La veste à capuche s'était envolée de mon dos. Je sentais avoir reçu quelque chose dans le dos. C'était un éclat qui s'y trouve encore aujourd'hui. J'étais donc blessé. Je me suis présenté auprès d'un des officiers, et je ne me souviens pas exactement comment je me suis retrouvé à Berlin-Tempelhof. Mais j'ai ici le certificat attestant que j'ai été mis dans le train sanitaire à Berlin-Tempelhof qui devait m'amener dans un hôpital militaire à Nauen. C'est à l'ouest de Berlin. Quand nous sommes arrivés sur place, l'artillerie russe avait déjà pris le secteur d'assaut. Nous avons donc poursuivi notre route jusqu'à un hôpital militaire au Danemark. Je venais justement du Danemark. Lorsque nous sommes arrivés à la gare de Lübeck – donc assez loin de Berlin – les Anglais venaient de prendre Lübeck avec leurs chars. Nous sommes entrés dans la gare et, en haut, au niveau du pont, se trouvait un char anglais qui a tiré sur la locomotive. Je me trouvais près de la porte, je n'étais pas gravement blessé. À partir de ce moment-là, nous étions en captivité anglaise. Le 23 avril, j'ai été blessé au matin à Berlin et nous avons pris la route du Danemark le 24. Les Allemands étaient organisés jusqu'au dernier jour. En cours de route, dans les gares entre Berlin et Lübeck les infirmières de la Croix-Rouge – les Allemands les nommaient « Karbolmäuschen » parce qu'elles désinfectaient tout avec de l'acide phénique, (mon père aussi en utilisait pour désinfecter notre étable) – nous donnaient à manger. Les soldats allemands qui étaient mobiles et pouvaient descendre du train – et moi aussi, je n'avais pas été touché aux jambes – se sont disputés pour s'approcher de ces cuisines mobiles. Il y en avait un qui parlait l'allemand d'une manière si particulière que je me suis promis de lui demander s'il n'était pas Luxembourgeois une fois que la situation se serait calmée. Il parlait cet allemand scolaire, cela s'entendait. Lorsqu'un Luxembourgeois et un Allemand parlent l'allemand, la différence est flagrante. Je suis allé le voir et lui ai demandé : « Camarade, d'où viens-tu ? » Il m'a regardé : « Je viens du Luxembourg. » Il venait de Binsfeld, dans le nord du Luxembourg. Nous étions donc déjà deux Luxembourgeois, sauf que je me trouvais dans un autre wagon. Il s'est avéré que nous étions déjà ensemble au service du travail obligatoire en Pologne. Mais personne ne se reconnaissait, même après si peu de temps. Il avait reçu un éclat dans le nez, raison pour laquelle il se trouvait dans ce train. Il avait eu de la chance, tout comme moi. J'avais reçu l'éclat dans le dos. Je ne sais même pas si quelqu'un m'a examiné. Lorsque les Anglais nous ont ensuite faits prisonniers à Lübeck, nous nous sommes installés l'un à côté de l'autre. Les Anglais nous ont fait sortir de Lübeck. Ils avaient tendu des barbelés autour d'une grande prairie et aménagé une entrée, avec deux policiers militaires à gauche et à droite. La prairie était déjà pleine d'Allemands. Les Anglais avaient installé des tentes. Nous nous sommes donc retrouvés dans ce camp avec les autres Allemands. Des camions anglais arrivaient sans arrêt, avec à bord des prisonniers de guerre allemands. À gauche et à droite se trouvaient des chars anglais avec des commandants armés de mitraillettes postés dans la tourelle. Un camion est arrivé avec des Allemands et des soldats anglais à l'arrière, et un soldat anglais nous a crié quelque chose que nous n'avons pas compris. Nous deux, nous nous tenions à l'écart des Allemands. Tout ce que j'ai vu, c'est qu'il a mis sa main le long du corps, a sorti le pistolet

et a tiré. Je l'ai vu à temps, sur quoi j'ai entraîné mon camarade avec moi par terre jusque dans une haie où nous nous sommes laissé tomber. Ensuite, le camion était déjà hors de vue. J'ai vu le commandant anglais qui se trouvait dans le char pointer immédiatement sa mitrailleuse sur le camion. Pour montrer qu'il ne devait pas tirer. Quand nous sommes arrivés au camp, il y avait là deux policiers militaires avec deux matraques. De temps en temps, ils s'en servaient pour tabasser les Allemands. J'ai dit à mon compagnon que s'ils attrapaient l'un de nous, ils nous réduiraient en morceaux. Nous étions complètement décharnés. Mais nous avons réussi à entrer indemnes dans le camp. J'avais un ruban rouge, blanc et bleu dans ma besace. De nombreux Luxembourgeois en avaient un. Dans le camp plein d'Allemands – non, c'était déjà dans le train – deux Allemands que je ne connaissais pas, car nous n'étions pas dans la même unité, m'ont dit qu'en tant que Luxembourgeois, j'étais désormais du côté des vainqueurs. Ces foutus Allemands savaient que nous n'étions pas à notre place chez eux. J'ai dit : « Oui, nous faisons partie des vainqueurs maintenant. C'est comme ça. » Un autre a raconté qu'il avait tabassé des Luxembourgeois à la Villa Pauly à Luxembourg pendant la guerre. Je me suis simplement dit que s'il m'avait raconté cela au front, il serait mort en héros. Là, tout était possible et c'est pour cela qu'ils nous ont toujours bien traités au front. Je m'étais débrouillé pour attacher le ruban rouge, blanc et bleu à l'uniforme allemand, probablement au niveau de la poche. Un des surveillants anglais qui patrouillaient avec leurs fusils s'en est aperçu. Il est venu me voir. Un soldat allemand avait déjà vu le ruban un peu plus tôt. Il s'avère que c'était aussi un Luxembourgeois. Son épaule était plâtrée parce qu'il y avait reçu une balle ou un éclat d'obus. Nous étions donc déjà trois. Le surveillant anglais m'a fait signe de le suivre. Il nous a emmenés dans une tente qui devait être celle du commandant du camp. Les trois Luxembourgeois que nous étions avions nos papiers. Chacun avait son livret militaire. Il les a examinés et a vérifié que nous n'étions pas tatoués, donc que nous n'avions pas fait partie des SS. Nous portions l'uniforme de la Wehrmacht, mais des SS auraient très bien pu essayer de se procurer un uniforme de la Wehrmacht pour s'en sortir. En effet, si les Russes apercevaient quelqu'un en uniforme SS, ils le fusillaient immédiatement. Le commandant a donc vérifié nos trois livrets et a expliqué que l'armée britannique savait ce qui était arrivé au Luxembourg pendant cette foutue guerre. Il allait nous donner un document nous permettant de quitter le camp en hommes libres. Il nous a délivré un laissez-passer, et nous avons tous trois quitté le camp en uniforme allemand. Les Allemands ont fait de gros yeux et voulaient savoir où nous allions. Les policiers militaires postés à l'entrée ont vérifié les laissez-passer et nous ont laissés partir. Ensuite, nous nous sommes retrouvés tous les trois devant le camp, en uniforme allemand. Sans rien à manger. Avec toutefois une couverture. Qu'allions-nous faire ? Le soleil nous a servi pour nous orienter et pour trouver l'ouest. Nous ne savions pas quelle heure il était, un soldat anglais m'avait confisqué ma montre à la gare de Lübeck. Il n'y avait pas que les Russes qui faisaient cela. Nous sommes partis à travers champs en uniforme allemand, passant d'un tas de betteraves à un autre pour trouver de quoi manger. Je ne me souviens pas si l'un de nous avait un couteau, ou une pierre. Nous avons mangé des betteraves. Très nutritives, elles nous permirent de tenir le coup. Nous trouvions de l'eau dans des ruisseaux. Une patrouille anglaise n'a pas tardé à nous repérer. Ils nous ont immédiatement arrêtés. Mais nous avions notre laissez-passer. Ils nous ont emmenés dans un village et y ont demandé des vêtements civils pour nous. Des Allemands nous en ont donné – ils n'avaient de toute façon pas le choix. J'ai reçu une salopette bleue, les autres ont eu une veste ou quelque chose du genre. Nous portions toujours nos bottes allemandes, mais cela n'avait pas d'importance. À partir de ce moment-là, nous étions des civils et non plus des soldats allemands. Nous avons déjà jeté nos casquettes. Nous avons marché pendant une éternité, toujours vers l'ouest. C'est du moins ce que nous pensions. Au bout de quelques jours, nous sommes arrivés à Lauenburg sur l'Elbe. Nous mangions toujours des betteraves. Tout d'un coup, nous avons aperçu des Français sur un pont. C'était l'armée française – des soldats, des officiers. Ils récupéraient leurs prisonniers de guerre qui s'étaient retrouvés dans des camps en Allemagne en 1940 pour les ramener chez eux. J'ai dit à mes deux compagnons que nous allions faire semblant d'être alsaciens s'ils posaient des questions. Nous pouvions prouver notre identité. Les Alsaciens ne parlaient pas beaucoup mieux français que nous. Il y en avait toujours avec nous. Ils ont directement gobé le bobard, et nous avons pu embarquer avec eux. Les Français avaient également des volontaires auprès des Allemands. Nous les avons vus en tuer quelques-uns sur le pont. Ils cherchaient à rejoindre le convoi sous de faux prétextes pour rentrer chez eux. Mais ils

avaient certainement découvert qu'ils s'étaient volontairement engagés auprès des Allemands. Les Anglais ont formé un convoi de camions et nous ont emmenés avec les Français – vu que nous étions à ce moment-là des Français – aux Pays-Bas. Quand nous sommes arrivés aux Pays-Bas, nous avons constaté à quel point la situation avait dû être désastreuse là-bas également. Le sol était jonché de cratères d'obus. Cela avait en effet bien chauffé lorsque les Américains et les Anglais avaient débarqué. Lorsque nous sommes arrivés à Bruxelles, nous avons déjà reçu des vivres de la part des Français, et de là, nous sommes allés à Lille. Et de Lille à Roubaix, et de Roubaix à Paris. Un tri a ensuite été effectué au Trocadéro à Paris. Nous étions au Palais de Chaillot, derrière la tour Eiffel. Les Français venaient continuellement à nous pour se renseigner sur leurs compatriotes. Nous ne pouvions pas leur dire grand-chose, nous ne connaissions personne. L'armée a effectué le tri au Palais de Chaillot et, quand notre tour est arrivé, on nous a accroché un morceau de papier autour du cou sur lequel chacun devait indiquer où il voulait aller. Certains venaient de Lille, d'autres de Marseille ou de Tours, bref, de toute la France. Ils ont ensuite été emmenés vers les gares et embarqués dans des trains qui allaient rejoindre les différentes destinations. Nous avons dit que nous étions Luxembourgeois, ce qui n'a pas posé de problème. Nous avons reçu 5 000 francs, 2 500 en espèces et 2 500 à la Banque de France. Il y a quelques années, j'ai reçu une lettre de la Banque de France m'informant qu'ils avaient fermé mon compte. Je ne sais pas où ils avaient eu mon adresse. Peut-être que je la leur avais indiquée à l'époque. Cela n'a pas rapporté d'intérêt. J'ai ensuite déclaré les 2 500 francs à mon retour au Luxembourg. J'avais aussi encore des marks allemands. Personne ne nous avait fouillés, nous n'avions pas été faits prisonniers par les Russes. Sinon, nous aurions été complètement dépouillés, ils jetaient ou confisquaient tout ce qu'ils trouvaient. Je n'aurais alors plus été en mesure de prouver mon identité, je n'aurais plus eu la preuve que j'étais celui que je prétendais être. Si quelqu'un m'avait demandé qui j'étais, j'aurais simplement pu prétendre que j'étais Marcel Goniva. J'aurais pu avoir entendu ce nom pour m'identifier en tant que tel. Mais tel n'a pas été le cas pour moi. Les Français nous ont donc emmenés à la Gare de l'Est et nous avons pris le train pour rejoindre le Luxembourg. Nous sommes arrivés à Kleinbettingen. Avant, près de Longwy, des hommes en civil sont montés dans le wagon et ont demandé à voir nos papiers. C'étaient des policiers luxembourgeois. Nous avons dit que nous n'avions pas de papiers parce que nous venions de quitter la Wehrmacht. Nous ne voulions rien leur révéler. Alors, ils nous ont emmenés avec eux. Ils n'étaient pas très agréables. Ils nous ont conduits à la douane à Pétange. Ils ont probablement appelé les autorités de rapatriement à Luxembourg-Ville. Nous ignorions ce qui leur avait été dit, mais après, ils se montraient plus gentils. Ils s'étaient probablement renseignés pour savoir si nous n'avions pas rejoint la Wehrmacht volontairement. Si cela avait été le cas, ils nous auraient arrêtés sur-le-champ. Nous sommes allés dans un bistrot avec les douaniers, où nous avons bu 1 ou 2 bières. Nous n'avons pas dû régler la note, nous n'avions pas d'argent luxembourgeois. La tavernière et les douaniers étaient sympas. Un douanier nous a même donné 20 francs. Nous avons ensuite poursuivi notre chemin de Kleinbettingen à Hagen. Là, un de mes compagnons a rencontré son voisin de Beckerich, qui travaillait aux chemins de fer luxembourgeois. Il y est resté et est rentré chez lui avec son voisin. Nous n'étions alors plus que deux. Nous avons continué notre route et avons marché de Hagen à Goeblange. En allant de Hagen à Goeblange, l'on arrive à la route d'Arlon, entre Steinfort et Windhof. Sur la gauche, il faut traverser la forêt pour atteindre Goeblange. Quand nous sommes sortis de la forêt, je pouvais déjà apercevoir les lumières de Goeblange. Il devait être environ 23h. Entre 23h et minuit. Un sentiment de bonheur que je n'ai plus ressenti depuis m'a envahi lorsque j'ai vu les lumières de mon village natal. Nous étions arrivés chez moi, chez mes parents. Avant cela, nous avions fait une halte dans un bistrot où j'avais l'habitude de jouer aux quilles. Les gens nous y ont criblé des questions et ils se sont tous réjouis, ils étaient tous de Goeblange. Nous avons un peu raconté ce qui nous était arrivé. Soudain, la porte s'est ouverte et mon frère, qui avait déserté en France, est entré, en uniforme. À l'époque, il était dans la gendarmerie auxiliaire. Mais il n'y est pas resté. C'est ainsi que nous avons appris que l'un et l'autre étaient toujours en vie. Nous sommes rentrés à la maison tous trois ensemble. Le lendemain, je suis allé chez le voisin. Leur fils avait à peu près l'âge de mon frère. Nous avons été bons amis et toujours joué ensemble. Il était mort en Yougoslavie, raison pour laquelle nous ne l'avons plus retrouvé chez lui. Il n'était pas revenu. Il avait un autre frère, mais celui-ci n'avait eu à faire que le service du travail obligatoire. Il avait été exempté

de la Wehrmacht parce que la famille possédait une ferme. Je voulais saluer sa mère. Lorsqu'elle m'a vu, elle a pleuré parce qu'elle a pensé à son fils, avec lequel j'avais toujours joué et qui ne reviendrait pas. Elle est retournée à l'intérieur et je suis rentré chez moi. La même chose était arrivée à mon frère. Il était rentré à la maison avant moi. À l'arrivée des Américains, il est revenu de France. J'étais donc de retour chez moi. Le lendemain, mon ami a accompagné mon père, qui allait travailler comme d'habitude, à Luxembourg-Ville. De là, il est rentré chez lui à Binsfeld. Nous nous sommes revus à la caserne à Bitburg. Nous étions nés la même année, il avait lui aussi été mobilisé. Je me suis engagé pour trois ans. J'aurais dû rentrer chez moi après mon année obligatoire à Bitburg. C'est là que j'ai réfléchi à ce que je voulais faire. J'avais le certificat de l'École des Arts et Métiers. J'aurais pu me retrouver à travailler pour n'importe quel employeur dans un atelier ou une serrurerie. Étant donné que j'avais déjà terminé l'École des Arts et Métiers, j'y ai déjà travaillé dans l'atelier mécanique. Mais je n'étais pas encore chef d'atelier, je le suis devenu plus tard. J'étais mécanicien à l'atelier en ma fonction de soldat. Je me suis donc engagé à l'armée pour trois ans. Mon ami voulait faire de même, mais ils ne l'ont pas pris. Il n'avait terminé que l'école primaire. Ils n'avaient besoin de personne, ils avaient déjà suffisamment de main-d'œuvre. Il a terminé son année et est rentré chez lui. Il s'est marié et a ensuite tenu un bistrot dans le sud du pays. Il est mort jeune. Il disait toujours s'être saoulé à mort. Bien sûr à ce moment-là il était encore en vie. Mais il voyait sa santé défaillir. Il me l'a raconté au téléphone. Au retour, tous ceux qui avaient été au front étaient traumatisés. Pour ceux qui n'y avaient pas été, tout cela n'était qu'un épisode. Servir dans l'armée allemande n'était certes pas la chose la plus agréable, mais certains n'avaient jamais connu le front. Certains s'en sont toutefois sortis indemnes. Nous y avons été menés à la schlague. Nous n'en avons ressenti les effets qu'après notre retour du front. Le traumatisme que nous en gardions. À l'époque, les gens n'allaient pas consulter un psychiatre ou un psychologue, cela n'existait pas. Chacun de nous en aurait eu besoin. Je me réveillais la nuit, trempé de sueur. Pris de cauchemars, je voulais m'enfuir. Nous sommes tous passés par là. Il y en a beaucoup qui se sont mis à boire pour oublier. La plupart ont sombré.

**Lorsque vous avez été blessé en 1945, avez-vous réalisé que la guerre était désormais terminée pour vous ?**

Quand j'ai vu que je montais dans le train sanitaire à Tempelhof, j'ai su que cette blessure était suffisamment grave pour me faire rapatrier. Mais je ne savais pas si je rentrerais chez moi un jour. Ma destination était l'hôpital militaire. Ils auraient probablement retiré l'éclat – il est toujours dans mon dos. Ils voulaient l'enlever ici aussi, mais un chirurgien me l'a catégoriquement déconseillé. Il est localisé si près de la colonne vertébrale que c'est trop risqué. Il serait préférable de laisser l'éclat à sa place du moment qu'il ne me pose pas de problème. Les Allemands l'auraient peut-être enlevé, puis j'aurais été réintégré dans une unité et renvoyé au front. Lorsque nous sommes arrivés à Lübeck, j'ai su que la guerre était terminée pour moi. Elle n'a pas duré beaucoup plus longtemps, seulement jusqu'au 8 mai. Je me trouvais dans le train en avril, le 24 avril. Cela n'a plus duré que quelques jours, et puis la guerre était terminée. Cependant, nous n'étions pas encore à la maison.

**Était-ce une option pour vous de fuir ou était-il clair dès le départ que vous alliez rejoindre la Wehrmacht ?**

Dès le départ, il était clair pour moi que je ne déserterais pas. Mon frère avait déjà déserté, et j'avais entendu parler de ce Luxembourgeois – je ne l'ai peut-être pas encore raconté – qui habitait non loin de chez nous, qui était un nazi luxembourgeois, comme nous les appelions. Il était gâté et sa famille était riche, mais il ne voulait pas aller travailler. Quand les Allemands sont arrivés, ils ne toléraient ni ne nourrissaient ceux qui ne travaillaient pas. Pour éviter ce sort, il s'est rangé du côté des Allemands. Il est même devenu membre du parti. Il n'a fait de mal à personne et a travaillé comme employé à la Commune de Koerich, affublé d'un uniforme et d'un pistolet allemands. Ils recevaient en effet un pistolet. Un certain monsieur de Goetzingen – je ne révélerai pas son nom non plus – était secrétaire communal à Koerich. Il s'est également rallié aux Allemands. Les deux nazis luxembourgeois, camarades du Parti national-socialiste des travailleurs allemands, travaillaient à la Commune de



Koerich. Il avait prévenu ma mère que si je n'obtempérais pas, la famille serait déplacée. Un autre épisode illustre parfaitement la situation. Un jour, le bourgmestre de Steinfort désigné par les Allemands est venu nous voir avec sa voiture de fonction. C'était 14 jours après la désertion de mon frère. La Wehrmacht en Russie avait signalé qu'il n'était pas arrivé, ce qui avait été directement signalé au bourgmestre. Il a immédiatement compris qu'il avait déserté. Ma mère et moi nous trouvions justement dehors. Il a sauté de la voiture et a demandé où était son fils. Elle m'a montré du doigt. Il a demandé ce qu'il en était de l'autre fils. Elle a expliqué qu'il était retourné en Russie 14 jours auparavant. Il l'a interrompue en lui rétorquant qu'il ne s'était pas pointé là-bas et qu'il savait qu'il avait déserté en France. Il lui a dit qu'elle devait avoir honte d'avoir un fils pareil, et si son deuxième fils – c'est-à-dire moi – suivait le même chemin que son frère, la famille serait immédiatement déportée en Pologne. Il s'agissait du deuxième avertissement que nous recevions. Était-ce vraiment opportun de désertier dans ces circonstances ? Même si mon père m'a dit de m'enfuir aussi, je ne l'ai pas fait. Je ne voulais pas qu'ils soient déportés en Pologne et se voient contraints de laisser leur maison et leur ferme aux Allemands. Ils m'avaient demandé si je comptais faire de même. L'idée ne m'a pas traversé l'esprit. Je n'avais pas l'intention de les livrer aux Allemands au profit de ma sécurité. Cela était hors de question. Je ne dis pas – je tiens à le souligner – que je blâmerais ceux qui se sont enfuis. Même s'ils savaient que leurs parents seraient déportés s'ils ne retournaient pas. C'est compréhensible. Quiconque revenait du front et était appelé à y retourner faisait tout son possible pour l'éviter.

### **Avez-vous le sentiment que le Luxembourg a rendu hommage aux victimes de l'enrôlement forcé après la guerre ?**

Je n'ai pas ce sentiment. Je n'ai pas l'impression qu'on nous a rendu hommage. Nous n'avions tout simplement pas eu de chance, en étant nés la mauvaise année. Nous avons été des victimes pour ainsi dire sur toute la ligne. C'est mon avis. Il n'y a pas eu non plus d'unité. Chacun était content d'être de retour. Notre gouvernement n'a pas vraiment fait d'efforts pour nous ramener. Même s'il savait que des milliers de Luxembourgeois se trouvaient au camp de Tambov. Alors que les Français en avaient déjà sorti leurs camarades alsaciens, les nôtres, désemparés, les regardaient quitter le camp. Lorsque 160 hommes y ont trouvé la mort après la guerre, le gouvernement luxembourgeois de l'époque – c'étaient les mêmes qui s'étaient barrés – les a tout simplement abandonnés.

### **Avez-vous vécu la bataille des Ardennes ?**

Non. Si, quand même ! Nous recevions un journal du front, je ne me souviens plus du titre. On y disait : « Des terroristes – voilà comment ils les qualifiaient – luxembourgeois, en lien avec des Américains, ont semé la terreur à Wallendorf. Ils auraient tué des gens. » Ce qui était faux. La première traversée de la Sûre par les Américains a eu lieu à Wallendorf. Des Luxembourgeois les avaient rejoints. C'est ce qu'on m'a dit, je n'y étais pas. Les Allemands ont détourné la vérité en faisant croire que des terroristes luxembourgeois auraient traversé la frontière et y avaient terrorisé et même tué des Allemands. Nous en avons entendu parler à la Wehrmacht. Au service du travail obligatoire, nous n'étions au courant de rien. La seule chose que nous avons remarquée, c'est que nous ne recevions plus de courrier et que nous ne pouvions plus écrire à nos familles. On nous l'a probablement dit à un moment donné, mais on n'en a pas beaucoup parlé. La vie a continué comme si de rien n'était. Nous ne faisons que chanter : « Unrasiert und fern der Heimat, fern der Heimat und unrasiert. » [Mal rasé et loin de la patrie, loin de la patrie et mal rasé] Nous n'arrêtons pas de chanter, nous étions encore si jeunes.

### **Quels sont vos souvenirs de l'immédiat après-guerre ?**

Je suis rentré à la maison et y suis resté pendant quelques semaines. Puis j'ai été immédiatement enrôlé à nouveau et je suis parti à Walferdange, puis à Dudelange. Le 11 novembre 1945, jour de commémoration officielle de la fin de la Première Guerre mondiale en France, j'ai rejoint la caserne

de Bitburg, où je suis resté pendant dix ans. Je rentrais parfois à la maison le dimanche. Au début, les permissions n'étaient pas réglementées comme aujourd'hui. Nous obtenions une permission, pas de congé. Si le commandant de compagnie nous le permettait, nous pouvions prendre congé le week-end. Quelques années plus tard, les soldats étaient renvoyés à tour de rôle chez eux pour visiter leurs parents et leur famille. Mais durant nos premières années là-bas, les congés n'existaient pas. Cela ne nous dérangeait pas plus que ça, nous n'avions pas non plus été gâtés par les Allemands. Nous portions fièrement l'uniforme luxembourgeois. Nous étions favorables à l'idée. En tout cas moi. Nous étions tous des volontaires. Je veux dire, ceux qui avaient des fonctions de dirigeants. Les Luxembourgeois en service volontaire n'étaient pas tous contents d'être là. Ils ne gagnaient rien. Mais être enrôlé dans une armée n'a rien de dramatique, dans la mesure où il s'agit de celle de votre pays et qu'il n'y a pas de guerre. On ne peut pas dire que c'est dramatique, c'est rendre service à la Patrie. Je dis peut-être cela parce que je suis militaire, mais je dirais probablement la même chose même si ce n'était pas le cas. Je ne vois rien de mal à devoir effectuer son service militaire en temps de paix. Aujourd'hui, presque plus aucun pays, sauf peut-être encore la Russie, ne l'impose. Que ce soit en Allemagne, en France, en Angleterre ou ici, le tout se fait sur base volontaire.

### **Quelles pensées vous viennent à l'esprit lorsque vous repensez à la guerre aujourd'hui ?**

J'y pense tous les jours. À mon retour, nous avions un cercle d'amis à Diekirch, dans notre bistrot habituel. J'ai vécu tout cela avec mes amis. Le dimanche, nous y prenions l'apéro. Après quelques bières, les souvenirs refaisaient surface. Mais à part ça, nous n'en parlions pas. Nos parents nous ont posé des questions par la suite, mais nous ne leur racontions rien. Plus tard, ils cessaient de nous interroger. Ils finissaient par comprendre qu'après tout cela, nous n'étions plus les mêmes qu'avant. Nous avons essayé de refouler nos sentiments. Au début, nous y parvenions. Mais nous devions aussi nous efforcer à nous construire une existence. Mes parents avaient fait des démarches pour que je puisse travailler à la Commune, dans un bureau. Qu'aurais-je fait dans un bureau ? Je n'étais pas un gratte-papier. Je voulais rejoindre l'armée. En d'autres termes, je n'étais pas contre l'idée de devoir y aller. Si je n'avais pas eu à le faire, je m'y serais présenté. Nous ne parlions pas du temps passé dans la Wehrmacht. Avec l'âge, les souvenirs ont refait surface. Nous ne pourrions d'ailleurs plus nous en défaire. J'y pense tous les jours. Mais cela ne me jette pas dans un profond désespoir. Mais juste après la guerre, à mon retour à la maison, j'ai fait de terribles cauchemars. Je me souviens que le deuxième jour après mon retour, je suis allé dans la forêt. J'ai toujours aimé me promener dans les bois. Je voulais aller à l'endroit où je me rendais toujours auparavant. J'étais assis à la lisière de la forêt et je m'étais endormi. J'étais encore faible, pas encore complètement rétabli. C'est là qu'un orage a éclaté. Je me souviens encore avoir rêvé que j'étais de retour au front. J'ai été réveillé par un bruit similaire à celui d'un obus qui aurait explosé tout près. J'étais si heureux quand je réalisais que je me trouvais à la lisière de la forêt à Goebblange. De tels souvenirs me reviennent de temps en temps.